

supérieurs. Presque chaque fermier dont la terre est de grandeur assez considérable, a son moulin à battre. Ils sont mus par un mécanisme simple, mis en action par le vent, rarement par les chevaux.

Les bestiaux de ce comté sont à peu près semblables à ceux des comtés voisins. Comme la coutume d'engraisser les bœufs pour la boucherie n'est pas aussi étendue que dans le comté de Bellechasse, on y trouve plus de vaches; exceptions cependant St. Pierre. Par suite ces paroisses nous fournissent beaucoup de beurre, et d'une excellente qualité. Celui de St. Thomas, de l'Isle aux Grues, et celui de St. Jean Port Joli sont fort recherchés. Il s'y en fabrique beaucoup, et nous voulons par là dire qu'on en fournit plus qu'en beaucoup d'autres comtés. Les paturages sont gras, nombreux, et à part ces avantages, sont arrosés par les eaux salées du St. Laurent. Les miasmes qu'exhale continuellement le fleuve, si large, si grandiose, en cette intéressante partie du pays, donnent beaucoup de valeur aux graminées et leur communiquent un suc qui donne au lait une saveur sans égale. Voilà comment on fait ici du bon beurre gras, délicat et sans apprêt frauduleux.

Jusqu'à ces années dernières on ne voyait dans ce comté, et dans les suivants, en descendant, que des chevaux canadiens, le même que le cheval normand. Depuis que des spéculateurs avides d'un gain personnel se sont mis à vendre et à échanger des chevaux de races étrangères, amenés des Etats-Unis, on a partout répandu de ces chevaux; et le cheval canadien, si bien fait à notre climat, si sain et si propre à tous les travaux, a été remplacé par des chevaux plus grands quelquefois, mais toujours plus faibles, souvent vicieux, rarement sains et peu propres aux travaux agricoles. Les fermiers américains, on le sait, n'élèvent que les poulains sains, bien proportionnés, et de taille qui promet. Tout animal qui, arrivant en ce monde, n'est pas pourvu de ces qualités, est par son maître vendu et exporté. Voilà de quel aloi sont les chevaux qui nous sont amenés—des rebuts, indociles, usés, épuisés—rarement on amène un bon cheval; car c'est un animal de trop haut prix aux Etats-Unis pour qu'un brocanteur y trouve profit. Si ce mal continue à se propager, si on n'amène à nos canadiens que des chevaux de bonne mine en échange de ceux qu'on enlève du pays, on ne tardera pas à voir nos campagnes garnies de haridelles peu propres à l'agriculture.

Il faut qu'un cheval soit utile et agréable⁷ mais UTILE avant tout. Le canadien ne doit pas perdre de vue que le cheval de cette province est fort recherché, et par conséquent qu'il est un objet de commerce très avantageux. Quoique petits, nos chevaux sont de race excellente, ils sont robustes, pleins de vigueur, pleins de feu; s'ils étaient mieux soignés dans leur première année, ils deviendraient plus grands, et par conséquent, seraient plus recherchés et d'une plus grande valeur. Il en est de cet animal comme du bœuf et de la vache qui prennent un accroissement, une force, une taille des plus avantageuses si on en prend soin dès leur naissance. Notre cheval canadien résiste mieux que tout autre aux rigueurs de l'hiver et travaille plus facilement dans les neiges que le cheval américain. Les ardeurs de l'été le fatiguent moins aussi, l'endommagent moins. Et parce qu'on est convaincu qu'il est fort et moins sensible aux vicissitudes du climat, on l'exporte jusqu'aux Antilles, et ce annuellement.

Si c'était ici le lieu de faire des prescriptions, je dirais aux Canadiens, propriétaires de beaux poulains, et désireux d'en tirer parti: Tenez votre animal à l'abri des grandes chaleurs qui l'enervent jeune—ne le faites pas travailler avant qu'il soit arrivé à sa grandeur, ni avant qu'il soit dans toute sa force; mais il me faut laisser à un autre temps et à une autre plume à traiter de ces matières—avançons.

On cultive peu les légumes—c'est le reproche ordinaire qu'il faut faire ici. On ne cherche pas le profit que donne un jardinage. Le navet de Suède, le topinambour qui étaient si bien cultivés en ces parages, il y a 30 ou 40 ans, y sont entièrement méconnus. On se borne au chou et à l'oignon. Chicorée, cresson, épinards, asperges, chou-fleur, chou de Laponie, coriandre, etc., etc., étant d'autres légumes si salutaires, si nutritifs, ne sont pas même connus. En revanche, disons à la décharge de cette population que nous visitons, que les vergers sont en bel état. Je veux dire en vogue, on les plante fort nombreux; mais la taille des arbres, la greffe, l'amélioration ne se pratiquent pas—faisons exception en faveur d'un habile et intelligent citoyen de St. Roch qui, par ses attentions et ses soins assidus, déjoue les variations si nuisibles de notre climat. La cerise, les prunes dans toutes leurs variétés croissent ici et en abondance, elles sont en qualités égales aux supérieures de Montréal. Que ne promettraient-elles si les pruniers